



**HAL**  
open science

## Jean-Georges Varsy et l’“ Histoire d’Ali Baba ”. Révélation et silences de deux manuscrits récemment découverts

Katia Zakharia

### ► To cite this version:

Katia Zakharia. Jean-Georges Varsy et l’“ Histoire d’Ali Baba ”. Révélation et silences de deux manuscrits récemment découverts. *Arabica*, 2015, 62 (5-6), pp.652-687. <hal-01456751>

**HAL Id: hal-01456751**

**<https://hal.science/hal-01456751v1>**

Submitted on 5 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Jean-Georges Varsy<sup>1</sup> et l'« Histoire d'Ali Baba »  
Révélations et silences de deux manuscrits récemment découverts

PAR

KATIA ZAKHARIA

UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2 ET UMR 5291 GREMMO\*

Résumé

Première partie d'une étude à paraître en deux temps, consacrée aux versions arabes du conte d'Ali Baba, cet article est centré sur l'orientaliste Jean-Georges Varsy. En opposition avec le point de vue de Mohsen Mahdi, qui considère que « Varsy [...] a composé [Ali Baba] comme un quelconque écolier français aurait pu le faire en grec ou latin » et souligne son « indigence » « stupide » et « ridicule », cette étude établit que Varsy était un arabisant compétent, avec une solide connaissance de la langue et de la civilisation arabes. À cet effet, je me suis appuyée sur des documents imprimés portant sur la Campagne d'Égypte, du matériau généalogique et, surtout, sur deux manuscrits que j'ai récemment découverts : une autobiographie de Varsy et un commentaire qu'il a rédigé en arabe du *Qāmūs* d'al-Firūzābādī.

Abstract

First part of a study to be published in two phases, dedicated to the Arabic stories of the tale of Ali Baba, this article is centered on the Orientalist Jean-Georges Varsy. In contrast with Mohsen Mahdi's opinion, who considers that « Varsy [...] composed [Ali Baba] in Arabic as another French schoolboy might have done in Greek or Latin », pointing out his « silly » and « ridiculous » « inability », this study shows that Varsy was a skilful arabist with a sound knowledge of the Arabic language and Arab civilization. For this purpose I relied on printed documents about the French Campaign in Egypt, genealogical material and mainly on two hand-written documents I newly discovered : an autobiography of Varsy and a commentary that he composed in Arabic on Firūzābādī's *Qāmūs*.

Mots clé: Ali Baba, *Mille et une nuits*, orientalisme, Jean-Georges Varsy, négociants français en Égypte, Firūzābādī

Key Words : Ali Baba, *The Thousand and One Nights*, orientalism, Jean-Georges Varsy, French merchants in Egypt, Firūzābādī

Cet article<sup>2</sup> est la première partie d'une étude, dont la parution est prévue en deux temps<sup>3</sup>, consacrée aux narrations arabes du conte d'Ali Baba, de la plus ancienne disponible à de récentes

---

<sup>1</sup> L'orientaliste se prénomme Jean-Georges et c'est ainsi qu'il se désigne, parlant de lui-même à la troisième personne dans son autobiographie. Les sources imprimées le nomment tantôt Jean, tantôt Georges ou Joseph, ce qui induit une certaine confusion. De même, il paraît avoir été parfois confondu avec Joseph, son père, ou Joseph-Simon, son frère.

\* depuis 2015, au CIHAM UMR 5648.

<sup>2</sup> Une première version de cette contribution a fait l'objet d'une communication intitulée « Transpositions arabes de "L'Histoire d'Ali Baba et de quarante voleurs exterminés par une esclave" », lors du colloque « La composante franco-syrienne : *Les Mille et une nuits* d'Antoine Galland et de Hanna Diyab. Sources, transmissions et influences du premier corpus occidental des *Nuits* » (Copenhague, 31 mai-2 juin 2012). Ce colloque était co-organisé par l'université de Copenhague, l'Institut du Monde Arabe, l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales, l'Agence Nationale de la Recherche, projet MSFIMA, le Centre de Recherche Moyen-Orient et Méditerranée (CERMOM, EA 4091- INALCO) avec le soutien du Danish Research Council for the Humanities (FKK).

<sup>3</sup> J'espère la parution de la seconde partie courant 2016.

versions imprimées ou animées. Le lecteur pourrait être surpris de constater que cette première partie aborde à peine le conte et traite surtout de Jean-Georges Varsy. Il convient donc de préciser que ce préalable était indispensable : depuis 1913, la version arabe la plus ancienne du conte est indissociable de Varsy<sup>4</sup>, ce qui a déterminé conjointement les discours de l'histoire et de la critique littéraires depuis plus d'un siècle, à partir d'informations parfois approximatives ou fautives. En effet, il est actuellement convenu de considérer le conte transmis par Antoine Galland sous le titre « Histoire d'Ali Baba et de quarante voleurs exterminés par une esclave »<sup>5</sup> comme un conte orphelin<sup>6</sup>, et le manuscrit en langue arabe le plus ancien du conte comme la « traduction en arabe de Jean Varsy »<sup>7</sup>, un obscur élève du célèbre Antoine-Isaac Silvestre de Sacy (1758-1838).

Avant de proposer une nouvelle lecture de ce dernier texte, il convenait donc de le désincarcérer, autant que faire se pouvait, des propos tenus à son sujet et pour cela, de commencer par s'assurer de l'identité et du parcours de Varsy<sup>8</sup>. Je présenterai ce dernier à partir de son autobiographie, examinée plus loin, que m'ont livrée – heureuse surprise ! – les archives de Sheffield. Je conforterai les informations qu'il donne sur lui-même par l'examen de divers témoignages et de deux documents en langue arabe, celui du conte d'Ali Baba<sup>9</sup> et celui de son commentaire de l'introduction du *Qāmīs*

---

<sup>4</sup> Duncan Black Macdonald, « Further Notes on "Ali Baba and the Forty Thieves" », *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, 1913, p. 41-53.

<sup>5</sup> Paru en 1717, deux ans après la mort de Galland. Dans son journal (f. 140), Galland indique à la date du 27 mai 1709 que le récit lui en a été fait par Ḥānnā Diyāb puis il en donne un résumé sous le titre « Les Finesses de Morgiane ou Histoire d'Ali Baba et de quarante voleurs exterminés par une esclave. Voir : Frédéric Bauden *et al.* (éds.), « Le Journal d'Antoine Galland (1646-1715) : la période parisienne. Volume I : 1708-1709 », Association pour la Promotion de l'Histoire et de l'Archéologie Orientales. Mémoires, 6. Rappelons que la partie du *Journal* spécifiquement consacrée au conte d'Ali Baba a été éditée dès 1913 dans : Duncan Black Macdonald, « Further Notes... », p. 41-46.

<sup>6</sup> Mia Gerhardt fut la première à parler des « Galland's orphan stories » (Mia Gerhardt, *The Art of Story-telling : A Literary Study of The Thousand and One Nights...*, Leyde, Brill, 1963, p. 15). L'expression s'est imposée pour désigner les contes absents du manuscrit arabe du XV<sup>e</sup> siècle utilisé par Galland, et dont il a lui-même développé la narration à partir de la trame fournie par Diyāb. Voir également Ulrich Marzolph, *The Arabian Nights in Transnational Perspective*, Detroit, Wayne State University Press, 2007, p. 226 et l'entrée « Orphan stories » in Ulrich Marzolph, Richard Van Leeuwen et Hassan Wassouf (éds.), *Arabian Nights Encyclopaedia*, Santa Barbara, ABC-Clio 2004, 1, p. 666-667.

<sup>7</sup> Joseph Sadan, « L'orient pittoresque et Aladin retrouvé », dans : David Mendelson (éd.), *Émergence des francophonies : Israël, la Méditerranée, le monde*, Limoges, Presses Universitaires de l'Université de Limoges, 2001, p. 169-184, p. 184.

<sup>8</sup> J'ai bénéficié dans la collecte des informations et documents de différentes aides. Je remercie Madame Claude Gracineau et monsieur Geraud Delzons, descendants de Julie Varsy Delzons, sœur de Jean-Georges. Je remercie également messieurs Ibrahim Akel (Doctorant à l'INALCO), Patrick Boulanger (Chef du département « Patrimoine Culturel » de la CCI Marseille Provence), Aboubakr Chraïbi (Professeur à l'INALCO), Olivier Dubois (bibliothèque de l'IREMAM), Francis Guinle (Professeur honoraire à Lyon 2), Bruno Marty (Bibliothèque e-corpus) et Moulay-Mustapha Tesrif (doctorant à Lyon 2).

<sup>9</sup> Duncan Black Macdonald, « "Ali Baba and the Forty Thieves" in Arabic from a Bodleian Ms. », *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1910, p. 327-86.

d'al-Fīrūzābādī (m. 817/ 1415)<sup>10</sup> – une autre belle surprise. Il me sera alors possible de proposer ensuite une contextualisation (littéraire) du conte et de ses variations. Toutefois, pour ne pas laisser l'impression que Varsy serait un météorite échappant à la contextualisation (historique et socio-culturelle), je m'intéresserai ponctuellement et dans les limites des objectifs énoncés à l'histoire de l'orientalisme, à la présence française en Égypte et à la généalogie.

## 1. Le manuscrit arabe le plus ancien et Varsy

Rappelons que, dans un premier temps, ce manuscrit du conte, appartenant à la Bodléienne et publié en 1910 par Mac Donald<sup>11</sup>, avait été considéré pendant près de trois ans comme une version arabe antérieure au texte français de Galland. C'est d'ailleurs dans cette perspective que Macdonald, puis Torrey<sup>12</sup>, avaient étudié les liens entre les deux documents. Macdonald relevait notamment, dans le colophon, le paradoxe apparent entre le nom du copiste, Yūḥannā Ibn Yūsuf Wārisī, aux résonances chrétiennes, et les formulations à caractère islamique utilisées<sup>13</sup>. Quant à Torrey, il soutenait l'hypothèse que le copiste était aussi l'auteur du texte du manuscrit<sup>14</sup>.

### 1.1. Découverte de l'identité de Jean Varsy

L'identité de Yūḥannā Ibn Yūsuf Wārisī demeura mystérieuse jusqu'en 1913, date à laquelle Macdonald publiait un additif à son précédent travail, livrant l'identité du personnage mentionné dans le colophon : Yūḥannā Wārisī était Jean Varsy, un élève de Sacy<sup>15</sup>, qui se réfère à lui dans sa

---

<sup>10</sup> Manuscrit en ligne sur [http://www.e-corpus.org/fre/ref/102321/barges7-Z8\(10\)/](http://www.e-corpus.org/fre/ref/102321/barges7-Z8(10)/). Attribué à Joseph (de) Varsy, il porte le titre : *Commentaire sur la préface du dictionnaire de Camou*. Le prénom et la particule correspondent probablement à un ajout de l'Abbé Barges, ancien propriétaire du manuscrit. Sur ses relations avec Varsy, voir plus loin \*\*\*

<sup>11</sup> Macdonald, « "Ali Baba and the Forty Thieves" in Arabic... », p. 327–86.

<sup>12</sup> Charles Cutler Torrey, « The Newly Discovered Arabic Text of "Ali Baba and the Forty Thieves" », *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, 1911, p. 221-229.

<sup>13</sup> Macdonald, « "Ali Baba and the Forty Thieves" in Arabic... », p. 328 : « Yūḥannā suggests a Christian, but the wording of the colophon is Muslim, or, at least, not specifically Christian. »

<sup>14</sup> Torrey, « The Newly Discovered... », p. 222 : « It seems to me very probable that he was not only the scribe but also the author of this recension. »

<sup>15</sup> Macdonald, « Further Notes... », p. 48 : « I do not hesitate to guess that يوحنا وارسى is Jean Varsy, of whom there are traces as a pupil of de Sacy's. »

*Chrestomathie arabe*<sup>16</sup> ; Varsy avait également contribué sporadiquement au *Journal asiatique*<sup>17</sup>.

En éditant le manuscrit de la Bodléienne, Macdonald s'était interrogé sur ses liens avec la version française de Galland, pour conclure à l'absence de gallicismes dans le texte arabe, excepté pour un point<sup>18</sup>. Selon lui, l'identification du Français Varsy comme le propriétaire et copiste du manuscrit impliquait qu'il ne pouvait en être l'auteur, lequel restait à ses yeux un « [homme] éduqué, locuteur natif de [la langue] arabe »<sup>19</sup>. Il estimait que cette identification invalidait l'hypothèse de Torrey qui considérait que copiste et auteur étaient une même personne<sup>20</sup>. Si Macdonald a raison dans le sens où Varsy n'est pas à proprement parler un locuteur natif, il occulte les similitudes entre le profil qu'il attribue à l'auteur présumé et celui qu'en avait établi Torrey sans connaître l'identité de Varsy. En effet, Torrey considérait, lui aussi, que l'auteur semblait être « de bonne éducation, instruit et, bien entendu, tout à fait familier des constructions de l'arabe classique, sans se sentir pour autant entravé par elles dans un récit populaire de cette sorte. »<sup>21</sup> Concernant le texte arabe du conte, sans préjuger de l'identité de son auteur, Macdonald et Torrey font état, chacun dans ses termes, de ce que Torrey qualifie, avec emphase, de « justesse extraordinaire »<sup>22</sup>.

---

<sup>16</sup> Macdonald, *op. cit.*, p. 48 : « Further, de Sacy refers to him in his *Chrestomathie arabe* (2nd ed., i, pp. 176, 195) as in business at Alexandria and Marseilles. He contributed scattered notes also to the *Journal Asiatique*, the last apparently in 1850. » En fait, dans la *Chrestomathie*, les références à Varsy sont plus nombreuses que celles mentionnées par Macdonald. Sacy le mentionne Tome I, p. 176 (sur la signification de *kabāb*, où il se réfère à lui comme « négociant de Marseille qui a longtemps résidé en Égypte ») ; p. 178 et 180 (sur le lupin et la manière de l'accommoder et de le consommer en Égypte, il lui donne raison contre Vautier) ; p. 195 (sur des pagnes) ; p. 227 (sur la signification de *baʿl* en agriculture) ; p. 234 (sur la fonction du *mšadd*) ; p. 477 (sur l'instrument de musique *kamanğā* en Égypte). Tome II, p. 28 (sur la bouillie *nayda* et la mesure *ardab*) ; p. 39 (sur l'oiseau *darrāğ*). Tome III, p. 445 (sur des manuscrits qu'il possède) ; p. 41, 475, 478, 507 (sur la leçon de ses manuscrits) ; p. 491, 511 (sur ses connaissances en arabe égyptien) ; p. 373 (sur ses connaissances en arabe littéral).

<sup>17</sup> Dans le *Journal Asiatique*, Varsy publie « Observations sur l'irritabilité des plantes », qualifiées de « note curieuse » par l'éditeur (*JA*, troisième série, tome I, 1836, p. 504-506) ; le texte arabe et la traduction d'une anecdote sur les Croisades (*JA*, quatrième série, tome XVI, 1850, p. 75-92). Enfin, dans *JA*, tome X, 1841, I, p. 398-399, la rédaction publie une lettre qu'il a adressée au journal pour expliquer et commenter le terme *ḥalawāt* qui posait un problème de traduction à de Slane (n° 49 de la même revue) et pour rectifier la traduction par Von Hammer-Purgstall de *yudḥikīna* (n° 44 de la même revue). Ses corrections et explications sont approuvées dans une note par de Slane lui-même.

<sup>18</sup> Macdonald, « "Ali Baba and the Forty Thieves" in Arabic... », p. 328.

<sup>19</sup> Macdonald, « Further Notes... », p. 49 : « educated native Arabic speaker ».

<sup>20</sup> Macdonald, *op. cit.*, p. 48 : « This identification seems sufficiently to rule out Professor Torrey's suggestion (this *Journal*, 1911, p. 222) that the scribe was also the author of this recension. »

<sup>21</sup> Torrey, « The Newly Discovered... », p. 225 : « He seems to have been a well-educated and well-read man, perfectly familiar, of course, with the ordinary forms and constructions of classical Arabic, but not feeling himself in the least bound by them in a popular narrative of this sort. »

<sup>22</sup> Torrey, *op. cit.*, p. 223 : « extraordinary correctness ». « Correctness » est à prendre ici dans son sens de 'justesse' et non de 'correction', dans la mesure où Torrey souligne que l'auteur ne se sent pas entravé par les normes de l'arabe littéral qui ne sont pas toujours de mise dans ce type de littérature populaire.

## 1.2. Varsy vu par Mahdi<sup>23</sup>

Varsy identifié, peu d'attention sera portée par les spécialistes des *Nuits* à sa personne ou au conte associé à son nom. À ma connaissance, après Macdonald et Torrey et jusqu'à la présente étude, excepté quelques mots ici ou là, seul Mohsen Mahdi lui consacre une étude spécifique – très dépréciative, se démarquant des deux études antérieures et dénigrant le texte arabe du conte.

Cherchant à déterminer si Varsy a transcrit le conte à partir d'une source arabe orale ou écrite, ou s'il a librement traduit Galland, voire s'il l'a (re-)composé, Mahdi engage prudemment sa réflexion, soulignant la difficulté qu'il y a à déterminer les origines et sources du texte consigné par Varsy. Il glisse ensuite, sans démonstration assurée, vers la certitude que Varsy a adapté Galland, dans un texte sans intérêt littéraire, truffé d'erreurs et de gallicismes, qui auraient échappé à Macdonald et Torrey. L'exposé de Mahdi reflète, tout en participant à les consolider, les deux postulats sur lesquels un consensus s'est établi postérieurement à 1913, dès lors que l'identité de Varsy a été établie :

— Jusqu'à preuve du contraire, il n'existe pas de texte arabe écrit d'Ali Baba antérieur à la version française de Galland, ce qui fait d'Ali Baba un conte orphelin ;

— Le manuscrit de la Bodléienne est l'œuvre de Varsy, inspiré ou traduit de Galland.

Pour Mahdi, le texte de Varsy est un exercice de rédaction ou de traduction sommaires, effectué par un apprenti maladroit dans le cadre de sa formation parisienne d'arabisant. Il y voit les traces caractéristiques de toutes les faiblesses de style et d'expression d'un débutant en arabe, tant littéral que parlé, comparables à celles des versions grecques ou latines d'un collégien<sup>24</sup>. Il estime que s'ajoute aux défauts du style une indigence de la trame narrative<sup>25</sup>, inutile et même stupide<sup>26</sup>. Quant à l'intérêt de l'étudiant médiocre Varsy pour ce conte, il tiendrait à l'atmosphère du microcosme orientaliste parisien, après la parution des *Nuits* de Galland. À ses yeux, Varsy n'a pas cherché à

---

<sup>23</sup> Mohsen Mahdi, *The Thousand and One Nights (Alf laylat wa laylat) : from the Earliest Known sources : arabic text / edited with introduction and notes*, Leyde, Brill, 1994, vol. 3, p. 75-86.

<sup>24</sup> Mahdi, *The Thousand and One Nights...*, p. 78 : « Varsy, who composed in Arabic as another French schoolboy might have done in Greek or Latin », ou p. 85 : « While it is not always easy to determine cases of imitation of French constructions, they occur more frequently than Macdonald thought. »

<sup>25</sup> Mahdi, *op. cit.*, p. 86 : « [...] unnecessary confusion, for it exhibits the author's inability ».

<sup>26</sup> Mahdi, *op. cit.*, p. 84 : « outright silly ».

traduire Galland<sup>27</sup> : il a tenté une forgerie manquée et ridicule<sup>28</sup> dans laquelle « la version française d'Ali Baba et les quarante voleurs de Galland a été charcutée et recomposée »<sup>29</sup>.

Dans les dix pages qu'il consacre à cette question, Mahdi utilise à vingt reprises l'expression « in Paris ». Il installe d'autorité Varsy dans la capitale française et son microcosme orientaliste et indique, par exemple, sans que l'on sache d'où il tient la validité de l'assertion : « Varsy fut étudiant à Paris durant les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, faisant partie du groupe qui entourait Silvestre de Sacy et il entra en contact avec de nombreux enseignants et étudiants des dialectes arabes de Syrie et d'Égypte. »<sup>30</sup> Ce serait là que l'étudiant médiocre aurait mal appris l'arabe.

Qui était au plus près de la réalité à propos du texte arabe du conte, Macdonald et Torrey qui y voyaient une belle production en arabe moyen ou Mahdi le considérant comme la piètre rédaction d'un auteur médiocre maîtrisant mal une langue étrangère ? Sans prétendre lever tous les mystères qui entourent Varsy et le texte arabe qui lui est associé, ni réfuter complètement ici l'hypothèse selon laquelle Varsy aurait pu contribuer à la rédaction du texte qu'il a consigné, il est désormais possible d'affirmer, cela est établi plus bas, que Mahdi se trompe dans le portrait imaginé qu'il expose, car c'est bien d'un portrait imaginé qu'il s'agit, sans doute élaboré à partir de l'unique information que Varsy a été en contact avec Sacy. Pourtant, même sans disposer des manuscrits mentionnés dans cette contribution, Mahdi aurait sans doute été plus circonspect s'il avait déjà pris connaissance des informations imprimées, rares mais accessibles, concernant Varsy et sa famille.

### 1.3. Deux indices et une piste de recherche

L'attention que j'ai portée à Varsy trouve son origine dans deux indices, qui furent pour moi déterminants. En prenant connaissance du texte édité par Macdonald, j'avais été, contrairement à Mahdi, mais à l'instar de Macdonald et Torrey, frappée par deux choses :

---

<sup>27</sup> Mahdi, *op. cit.*, p. 77 : « A comparison of the two versions immediately reveals that Varsy's Arabic version is not a translation of Galland's French version in any strict sense of what a translation usually is or ought to be. »

<sup>28</sup> Mahdi, *op. cit.*, p. 82 : « ridiculous ».

<sup>29</sup> Mahdi, *op. cit.*, p. 83 : « Galland's French version of 'Ali Baba and the Forty Thieves' was cut up and recomposed in Varsy's Arabic version. »

<sup>30</sup> Mahdi, *op. cit.*, p. 76 : « Varsy was a student in Paris during the first decades of the nineteenth century in the company of the group around Silvestre de Sacy and came in contact with a number of teachers and students of the Arabic dialects of Syria and Egypt. »

— L'écart entre les normes de l'arabe littéral et celles régissant le texte du conte n'estompait pas le fait que l'instance l'ayant produit, quelle qu'elle fut, paraissait connaître ces normes et semblait en jouer. À la différence de Mahdi, je n'y voyais pas un texte maladroit truffé de gallicismes, mais un texte qui présentait les traits communs des textes en arabe moyen dont j'avais connaissance. Une longue expérience de l'étude et de l'enseignement de la langue arabe et la fréquentation assidue de textes en arabe moyen<sup>31</sup> (pourtant bien connus de Mahdi) me conduisaient à ne pas écarter trop rapidement cette hypothèse, même si elle procédait en partie de l'impression.

— L'autre indice, également relevé par Torrey<sup>32</sup> était la présence dans le texte de « jokes » et autres clin d'œil, dont l'un a particulièrement retenu mon attention. La formule pieuse en *sağ'* qui clôt le colophon est : *innahu 'alā kull' šay'in qadīr wa-bi-l-iğāba'ī ġadīr*, la même que celle qui clôt la prière en incipit du préambule composé par al-Ḥarīrī à ses *Maqāmāt*<sup>33</sup>. Fallait-il y voir un signe adressé par l'auteur du colophon à la prose savante et le cas échéant à Sacy, éditeur de Ḥarīrī ? Si c'était le cas, cela présupposait qu'il avait non seulement connaissance du texte de Ḥarīrī, abscons dès ses premiers mots, mais également une familiarité suffisante avec la langue arabe et son univers culturel pour en exploiter les ressorts dans une manière de plaisanterie pour initiés.

Pour pouvoir affirmer cela, il convenait d'établir au préalable qu'il s'agissait bien d'une citation et non d'une analogie fortuite. À cet effet, il fallait déterminer autant que faire se pouvait le degré de diffusion dans les sources arabes anciennes de l'énoncé commun au colophon et aux *Maqāmāt*. Le dépouillement des plus représentatives de ces sources<sup>34</sup> établit que les deux phrases nominales accolées (*innahu 'alā kull' šay' qadīr wa-bi-l-iğāba'ī ġadīr*) ne sont employées à l'identique que par une poignée d'auteurs postérieurs à Ḥarīrī<sup>35</sup>, excepté dans deux ouvrages : *Yatīmat al-dahr* dans lequel

---

<sup>31</sup> Notamment la co-édition avec Georges Bohas des volumes I à VII de *Sīrat al-Malik al-Zāhir Baybars ḥasab al-riwāya al-šāmiyya*, Damas, Institut Français d'Études Arabes de Damas, 2000-2007.

<sup>32</sup> Torrey, « The Newly Discovered... », p. 225 : « [...] treats his rhymed prose as a sort of joke. »

<sup>33</sup> Voir : Al-Ḥarīrī, *Les Séances de Hariri publiées en arabe avec un commentaire choisi* par Antoine-Isaac Silvestre de Sacy, Imprimerie Royale, Paris, 1847-18532, Reprint Oriental Press Publishers, Amsterdam, 1968, 2 vol ; vol. 1, p. 5. Voir aussi : Katia Zakharia, *Abū Zayd al-Sarīgī, imposteur et mystique; relire les Maqāmāt d'al-Ḥarīrī*, Damas, Publications de l'IFEAD, 2000, p. 56-60.

<sup>34</sup> Rendu possible par le dépouillement de la bibliothèque virtuelle alwaraq.net. Sur cette bibliothèque, voir : Katia Zakharia, « Guide de la littérature arabe médiévale et classique-sur-Web », Maison de l'Orient et de la méditerranée Jean Pouilloux, Lyon, février 2012 (<http://www.mom.fr/guides/litterature.pdf>), p. 12.

<sup>35</sup> Toutes les références citées dans cette note ont été consultées sur alwaraq.net [consulté le 23 août 2014]. L'énoncé est utilisé par : Qazwīnī (m. 682/1283), *Ātār al-bilād...*, p. 1 ; Ibn Ḥaldūn (m. 784/1382), *Tā'riḥ*, p. 2022 ; Ibn Ḥudayl (seconde moitié du VIII<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle), *Hilyat al-fursān*, p. 54 ; Ibn Ḥağar al-Haytamī (m. 974/1567), *Mablağ al-arab...*, p. 14 ; Al-Muḥibbī (m. 1111/1699), *Nafḥat al-rayḥāna*, p. 347 ; 'Alī Ḥān/Ibn Ma'sūm al-Ḥusaynī (m. ca. 1117/1705), *Sulāfat al-aṣr...*,

l'énoncé apparaît dans une épître attribuée par Ta'ālībī (m. 429/1038) à Abū al-Faḍl Ibn al-'Amīd (m. 360/970)<sup>36</sup> ; *al-Imtā' wa-l-mu'ānasa* d'Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī (m. ca. 414/1023) dans lequel l'énoncé se retrouve avec une variante minime<sup>37</sup>. Par contre, prise séparément, la première phrase de l'énoncé — paraphrasant Coran, II/148 — figure dans de nombreux documents.

Ces observations autorisent à penser que l'adresse à Dieu qui clôt le colophon est bien une citation, et très probablement une citation de Ḥarīrī. Restait à déterminer dans quelle mesure cela permettait de mieux connaître Varsy et, surtout, de mieux évaluer, au-delà de l'intuition ou des impressions, sa connaissance de la langue arabe.

## 2. À la recherche de Jean-Georges Varsy

Avant de passer de l'hypothèse à la certitude, des pistes complémentaires se devaient d'être explorées : celle de l'identité et des compétences de Varsy, celle de sa présence comme négociant à Rosette, dans ses liens avec l'histoire de la présence française en Égypte, notamment autour de la campagne de Bonaparte, et celle de la généalogie et des liens familiaux.

On le verra plus loin, la documentation imprimée sur la campagne d'Égypte permet de mieux connaître la place et le rôle de la « maison Varsy » à Rosette et apporte quelques informations utiles sur Jean-Georges Varsy lui-même. J'ai complété l'information sur la maison Varsy par des données succinctes recueillies auprès de la Chambre de Commerce et d'industrie de Marseille. Des recherches plus approfondies auprès de cette institution permettraient probablement d'élargir la connaissance de ces commerçants marseillais installés à Rosette durant trois générations, dans le cadre plus large des échanges réguliers entre la cité phocéenne et l'Orient. « Habités de longue date à pratiquer le commerce des "Échelles", les Marseillais bénéficiaient de conditions plus favorables que leurs confrères européens. Les accords conclus en 1534 [...] avaient été renouvelés à diverses reprises. »<sup>38</sup> Toutefois, ces informations n'étaient pas immédiatement liées à mon propos. Je me suis donc abstenue de les explorer davantage.

---

p. 3 ; Al-Ḥusayn Ibn Muḥammad al-Warṭilānī (m. 1193/1779), *Nuzhat al-anzār*, p. 85 ; Ḥaydar al-Ḥillī (m. 1304/1886), *al-'Iqd al-mufaṣṣal*, p. 202. Les sources encore plus tardives n'ont pas été prises en compte.

<sup>36</sup> *Yatīmat al-dahr*, alwaraq.net, p. 368 [consulté le 23 août 2014].

<sup>37</sup> *al-Imtā' wa-l-mu'ānasa*, alwaraq.net, p. 196 [consulté le 23 août 2014].

<sup>38</sup> Patrick Boulanger, « Nicolas-Claude Fabri de Peiresc (1580-1637) » in « L'essor des études orientales » in Aurélie Bosc et Mireille Jacotin (dir.), *Catalogue de l'exposition Le Goût de l'Orient : Collections et Collectionneurs de Provence*, Aix-en-Provence, Cité du livre-Bibliothèque Méjanes, 2013, p. 24-47 ; p. 43. Cette rapide évocation du commerce marseillais ne fera pas oublier qu'il a fait l'objet d'études détaillées et approfondies dont, dans la série *Histoire du commerce de*

Concernant l'histoire de la famille Varsy, j'ai pu aussi, par l'intermédiaire du site <http://www.geneanet.org/><sup>39</sup>, prendre connaissance de 29 arbres généalogiques incluant l'un de ses membres<sup>40</sup> et confirmer, par des recoupements, que le personnage qui intéressait mon étude était Jean-Georges Varsy (1774-1859), fils du marseillais Joseph Varsy (1741-1790) et de l'irlandaise Elisabeth Dormer (1753-1828). Le site m'a également permis d'accéder à des données d'archives et relevés, à de sporadiques sources imprimées numérisées hébergées, à d'autres sites, sources et documents, ou aux coordonnées de descendants vivants de Julie Delzons, née Varsy, la sœur de l'orientaliste<sup>41</sup>. Enfin, j'ai pu consulter des documents liés à la famille Varsy, conservés dans les archives de Sheffield, dont l'autobiographie de Jean-Georges Varsy mentionnée plus haut.

### 2.1. À propos du fond des *Sheffield Archives*

Les documents livrés par les archives de Sheffield sont :

- WhM418 : une lettre du docteur Dufossé<sup>42</sup> au troisième baron et premier comte de Wharncliffe<sup>43</sup>.
- WhM419 : treize lettres en français d'Edward Wortley Montagu<sup>44</sup> à son beau-frère Joseph Varsy, père de Jean-Georges.
- WhM420 : un récit comprenant 36 entrées dans lequel Jean-Georges Varsy présente l'histoire de la famille Varsy (l'entrée 28 est son autobiographie).

---

*Marseille* dirigée par Gaston Rambert, le volume V (Robert Paris, *De 1660 à 1789. Le Levant*, Paris, Plon, 1957). Cependant, eu égard aux objectifs de mon travail, je ne me suis pas reportée à ce dernier ouvrage, me fiant au compte rendu qu'en a donné Robert Schnerb dans la *Revue Historique*, T. 220, Fasc. 1 (1958), p. 169-171, p. 169 : « Mais il faut encore regretter la minceur du développement consacré aux grandes familles commerçantes. »

<sup>39</sup> Consulté d'abord par curiosité en accès libre partiel, puis avec attention avec un accès complet sur abonnement.

<sup>40</sup> Il semble que la branche masculine des Varsy se soit éteinte en France avec notre orientaliste (*Sheffield Archives*, WhM420, f. 1). Il signale lui-même une branche sicilienne, de même origine lointaine mais sans liens directs avec les Varsy de Marseille (*Sheffield Archives*, WhM420, f. 3). Sur les documents cités dans cette note, voir *infra* p. \*\*\*.

<sup>41</sup> Voir *supra*, note 7.

<sup>42</sup> Son identité sera abordée plus loin.

<sup>43</sup> En 1872, le titre est porté par Edward Montagu Stuart Wortley Mackenzie. Wharncliffe est le descendant d'Edward Wortley Montagu, beau-frère d'Elisabeth Dormer, mère de Jean-Georges Varsy.

<sup>44</sup> Partiellement publiées en 1873 dans la *Revue britannique* sous le titre « Biographie anecdotique. Portraits. Les Excentriques des trois royaumes. I. Edward Wortley Montagu », p. 373-397 ; particulièrement p. 391-394. Il s'agit d'Edward Wortley Montagu (1713-1776), époux de Catherine Dormer, fils homonyme d'Edward Wortley Montagu (1678-1761) et de la célèbre Lady Mary qui introduisit en Europe la technique ottomane de l'inoculation contre la variole. Elle fut aussi femme de lettres, féministe et (si l'on m'autorise le terme) cougar avant l'heure (voir : Lady Mary W. Montagu, *Lettres turques*, Paris, Mercure de France, 2001 ; voir aussi : Anne Marie Moulin et Pierre Chuvin, *L'Islam au péril des femmes : une Anglaise en Turquie au XVIIIe siècle : lady Mary Montagu*, Paris, Maspero, 1981). L'homonymie du père et du fils conduit certaines sources à les confondre. Ainsi, Jean-Georges Varsy est parfois indûment présenté comme le neveu de lady Mary ; or, celle-ci n'était pas la sœur de sa mère mais la belle-mère de sa tante.

- WhM465 : divers documents liés aux décès de Jean-Georges Varsy et de Cécile Dufossé<sup>45</sup> (faire-part, testaments, organisation officielle de leur succession, inventaires de biens etc.)

La lettre (WhM418) adressée de Paris, le 30 novembre 1872, par le docteur Dufossé à Lord Wharncliffe, permet d'avancer que le premier accédait à une demande du second en lui transmettant la totalité des documents archivés à Sheffield pour un projet qu'il ne m'a pas été possible d'identifier. Dufossé écrit en effet :

[...] Le regret que j'éprouve de me départir des souvenirs de ma Grande Tante<sup>46</sup> est bien adouci par l'affabilité de l'Acquéreur et le noble but qu'il se propose d'atteindre en mettant en œuvre, parmi les documents historiques dont il fera usage, ceux que j'ai été assez heureux pour lui procurer<sup>47</sup>.

Dufossé note ensuite, à propos du livret (WhM420) incluant l'histoire de la famille Varsy :

Plein de confiance en votre promesse, quand vous aurez, non seulement parcouru, mais encore fait copier, à loisir, les passages qui pourraient vous intéresser dans le livre de la Famille Varsy, vous voudrez bien avoir l'obligeance de me le réexpédier<sup>48</sup>.

Le livret sera abordé en détail plus bas. Mais il convient d'indiquer ici que, de fait, son examen permet d'établir qu'il est recopié à partir d'un original indisponible. Outre quelques sporadiques erreurs du copiste interprétables comme des anglicismes, on y lit, f. 69 : « In the original MS. is here inserted a lithographed Biographical Notice of M. Garcin de Tassy... » ; suit la copie manuscrite de la biographie de Joseph Garcin de Tassy, probablement insérée dans le document par notre orientaliste parce qu'il y était élogieusement cité<sup>49</sup>. Toutefois, la lecture est continue, ce qui porte à penser que le document initial a probablement été repris intégralement. En tous cas, le projet de Wharncliffe et la copie qu'il a fait faire à cet effet, ont préservé une biographie de Jean-Georges Varsy permettant de mieux le cerner et de lui rendre justice.

Avant d'examiner le livret, il reste encore à s'interroger sur l'identité de Dufossé, l'auteur de la lettre à Wharncliffe, et sur celle de la grand-tante dont il fait mention. Il pourrait s'agir d'Adolphe (ou Alphonse) Dufossé, second époux et légataire de Cécile Virginie Lenten, veuve Vigier, elle-même nièce et héritière de Jean-Georges Varsy. S'il est certain que l'époux de Cécile Lenten se prénomait

---

<sup>45</sup> Nièce et héritière de Jean-Georges Varsy. L'acte notarié instituant l'ouverture de son testament date son décès du 31 janvier 1864 (*Sheffield Archives*, WhM465).

<sup>46</sup> Son identité n'est pas facile à établir car elle dépend de celle de l'auteur de la lettre. Voir *infra* p. \*\*\*.

<sup>47</sup> *Sheffield Archives*, WhM418.

<sup>48</sup> *Sheffield Archives*, WhM418.

<sup>49</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, f. 70.

bien Adolphe, comme l'attestent les différents documents liés à la succession de son épouse<sup>50</sup>, l'hésitation sur son prénom figure déjà dans l'histoire de la famille Varsy, que l'erreur soit du fait de Jean-Georges ou du copiste. Jean-Georges, parlant de lui-même à la troisième personne, note en effet dans l'un des rares passages où il exprime ses sentiments<sup>51</sup> :

Le 26 juillet 1849 il [Jean-Georges Varsy] a eu la douleur de remarier son (*sic.*) nièce<sup>52</sup> Virginie Lenten veuve Vigier qui à l'âge de 48 ans a fait la folie d'épouser monsieur Adolphe Alphonse Dufossé plus jeune qu'elle, chirurgien du paquebot poste de la Méditerranée ; pour ne pas être présent au mariage, Varsy a fait un petit voyage de deux jours à Arles Avignon et Nîmes par le chemin de fer<sup>53</sup>.

On sait peu de choses au sujet d'Adolphe Dufossé, sinon qu'un « Dr Dufossé figure sur les listes électorales de Marseille pour 1867 et 1869, sous le prénom d'Adolphe et avec un âge qui permet de situer sa naissance vers 1809. Il disparaît de ces listes à partir de 1871. »<sup>54</sup> La lettre (WhM418) est datée de 1872, mais son auteur souligne en introduction qu'il a tardé à l'écrire en raison d'un « accès de rhumatismes ». S'il en était bien l'auteur, on pourrait former l'hypothèse que cet échange aurait eu lieu alors que sa santé déclinait de sorte qu'il ne fut plus inscrit par la suite sur les listes électorales. Il faudrait également admettre qu'il avait quitté Marseille, ponctuellement ou durablement, pour Passy, lieu mentionné dans la lettre, peut-être pour y prendre les eaux<sup>55</sup>.

Mais s'il s'agissait de ce Docteur Dufossé, qui serait la « Grande Tante » dont il parle ? Il faudrait alors considérer que l'expression est utilisée abusivement et qu'il ne s'agirait pas d'une « sœur du grand-père ou de la grand-mère ». Dufossé désignerait peut-être la sœur de sa belle-mère, autrement dit la

---

<sup>50</sup> *Sheffield Archives*, WhM465, par exemple dans le texte du testament de Cécile (liasse de 8 feuilles dont la première est désignée comme le document n° 8 par une annotation de Dufossé).

<sup>51</sup> La ponctuation et l'orthographe du manuscrit sont respectées dans toutes les citations qui en sont faites.

<sup>52</sup> Un exemple d'anglicisme figurant dans le livret, l'accord du possessif en genre et nombre avec le possesseur.

<sup>53</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, f. 65. Cécile Vigier est l'une des figures intéressantes du livret, à mi-chemin entre et Anna O et Emma Bovary. Adolescente de santé fragile, ballotée entre sa mère, ses tantes et une pension de jeunes filles, elle fut atteinte un temps des « pâles couleurs » ou chlorose (f. 53). Son premier mariage fut l'occasion de multiples péripéties. Veuve, elle « aurait du épouser monsieur Derbes professeur de physique et autres sciences, le mariage était arrêté on l'avait même affiché à la commune mais pour des raisons qu'il est inutile de relater monsieur Derbes recula et le mariage fut rompu » (f. 64). Suivit l'union avec Dufossé que notre orientaliste, très attaché à sa nièce, a qualifiée comme on vient de le voir de folie. Ce qui ne l'empêchera pas de le recommander très chaleureusement à l'Abbé Bergès (Jean-Baptiste Sapy, *Une illustration provençale au XIXe siècle : J.-J.-L. Bergès* [...], Bourg-de-Péage, Librairie Séraphique, 1906, p. 146 [en ligne sur <http://www.e-corpus.org/fre/ref/102667/bpBM0221/>].

<sup>54</sup> Georges Reynaud, « Trois générations de chercheurs en biologie marine : Derbès, Marion, Stephan », *Provence historique*, 1993, 43 (172), p. 173–184, p. 176.

<sup>55</sup> On peut supposer, eu égard aux problèmes de santé mentionnés par l'auteur, qu'il faisait un séjour dans l'établissement des eaux thermales de Passy, alors réputé.

tante de son épouse et de Jean-Georges Varsy<sup>56</sup>, Lady Catherine Montagu, née Dormer, épouse d'Edward Montagu dont descend Wharncliffe. Auquel cas, il est difficile de déterminer comment elle en serait venue à détenir des documents, dont la logique voudrait qu'ils fussent plutôt la propriété des Varsy : il paraît plus probable que les lettres adressées par Lord Montagu à Joseph Varsy aient été conservées par l'épouse du second (Elisabeth Dormer) plutôt que par celle du premier (Catherine Dormer Montagu), ou encore par sa mère (Mary Pierrepont Montagu). Quoi qu'il en soit, les Varsy étaient les bénéficiaires de la succession de Lady Catherine :

Mme la comtesse Catherine Dormer veuve Wortley Montague étant morte à Nancy le 29 janvier 1821 et ayant constitué sa sœur Elisabeth Dormer veuve Varsy sa légataire universelle. Jean Georges Varsy muni d'une procuration de sa mère partit de Marseille pour Nancy [...] pour recueillir cette succession, et il arriva dans cette ville le 17 du même mois. Après avoir fait tout ce qui était nécessaire pour liquider cette succession et remplir religieusement son mandat il fut de retour dans sa ville natale le 24 mars 1821<sup>57</sup>.

Si, au lieu d'identifier une éventuelle « grande tante » en partant de l'époux de Cécile Lenten, on cherchait inversement à identifier le Dufossé auteur de la lettre, à partir de sa « grande tante », au sens convenu de l'expression, il faudrait considérer qu'il serait un neveu du précédent, médecin comme lui, qui aurait hérité de ses biens, pour qui Elisabeth Dormer serait une grand-tante par alliance. Le « Dr Dufossé » pourrait être alors Léon Dufossé, professeur à l'École de médecine de Marseille et auteur en 1874 de *Sur un organe de préhension chez un poisson et autres fragments pour servir à la monographie du genre hippocampe*. Quoique les liens de parenté entre lui et le précédent n'aient pu être formellement établis, ils ont été plus d'une fois pris l'un pour l'autre<sup>58</sup>.

Ni la lettre autographe de Dufossé ni sa signature sur une partie des documents qu'il a numérotés avant de les transmettre à Wharncliffe ne permettent de privilégier une piste par rapport à l'autre. Une recherche plus approfondie sur ce point ne se justifiait pas dans les limites du présent travail.

---

<sup>56</sup> Voir *supra* note 34.

<sup>57</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, f. 53.

<sup>58</sup> Dans un article intitulé « In the beginning... of Animal fertilization and sea urchin development » (*Developmental Biology* 300, 2006, p. 15-26), Elissa Briggs et Gary M. Wessel, s'intéressant au docteur Dufossé, entre autres pionniers des recherches dont ils retracent l'histoire, indiquent : « While biographical information on Derbès is hard to come by, similar information on Dufossé is virtually non-existent. An Adolphe Dufossé can be found on the electorate lists of Marseille [...]. In addition, it is known that a Dr. Dufossé was a professor at the École de Médecine of Marseille [...]. » Puis ils ajoutent dans une note : « It is uncertain that Dufossé went by the name of Adolphe. This possibility is suggested in Reynaud (1993). According to the Harvard University Hollis Catalog (<http://holliscatalog.harvard.edu>), he went by the name of Léon. » En regardant l'histoire par le petit bout de la lorgnette, on notera avec une pointe d'amusement qu'avant d'épouser Dufossé, Cécile aurait dû épouser Derbes (voir note 45).

## 2.2. Caractéristiques du livret traitant de l'histoire de la famille Varsy

L'auteur introduit le document de la manière suivante :

Notes sur les familles Varsy et Dormer recueillies en 1843 par Jean-Georges Varsy un des membres de l'une et de l'autre. Il les a écrites pour lui car il sent bien qu'elle auront bien peu d'intérêt pour les personnes entre les mains de qui elles tomberont<sup>59</sup>, ces notes renfermant très peu de faits et ne consistant guère qu'en dates et en noms et elles paraîtront d'autant plus oiseuses et inutiles qu'en 1843 il n'y avait plus en Marseille que deux individus du nom de Varsy, l'un et l'autre septuagénaires<sup>60</sup> et qui n'ayant pas de postérité mâle il était à peu près certain que ce nom disparaîtrait bientôt et serait oublié comme tant d'autres choses<sup>61</sup>.

Cette précision est confirmée plus loin, f. 41, quand, parlant toujours à la troisième personne, il introduit la notice 28 consacrée au dénommé Jean-Georges, *i.e.* lui-même :

C'est le rédacteur des présentes notes qui ne peuvent avoir d'intérêt que pour lui ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il pourrait y avoir quelque utilité à en tenir des semblables dans toutes les familles où l'art de tracer des caractères n'est pas inconnu.

Le livret retrace sur six générations l'histoire de la famille Varsy, depuis Pierre Varsy, un aïeul originaire d'un petit village<sup>62</sup> à proximité de Gap, jusqu'à l'auteur et sa fratrie. Il inclut 36 notices de longueur inégale. Les deux plus longues sont la notice que l'auteur se consacre (notice 28, f. <sup>63</sup> 41-71) et celle qu'il consacre à sa sœur Julie (notice 33, f. 85-94). Viennent ensuite celles consacrées à son père (notice 22, f. 29-34) et à sa sœur Marie-Adélaïde (notice 34, f. 79-84), de même longueur. Sachant que les informations contenues dans les notices se recourent partiellement, il s'agit là, à l'évidence des personnes auxquelles le document accorde la place la plus importante. Les filles nées Varsy sont traitées de la même manière que les fils, mais l'auteur, quoi qu'il annonce des « notes sur les familles Varsy et Dormer », s'intéresse principalement à la première famille et ne consacre pas de notice à sa mère ni aux femmes entrées par mariage dans la famille Varsy.

Certaines notices sont lapidaires, soit parce qu'il n'existe pas ou peu d'information sur le personnage mentionné (par exemple, deux lignes f. 5 pour un certain Michel Varsy, parce qu'on n'a « rien trouvé sur ce qui le concerne »), soit parce qu'il est mort en bas âge (tel André Varsy, mentionné f. 29 et mort à l'âge de 22 mois), soit enfin parce que la brièveté semble être un choix de l'auteur. Ainsi, la biographie qu'il consacre à son oncle Jean-François, « une tête mal organisée et un libertin qu'on fut

---

<sup>59</sup> En quoi il se trompait...

<sup>60</sup> Ni le livret ni les arbres généalogiques ne permettent d'identifier avec certitude le second personnage mentionné.

<sup>61</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, f. 1.

<sup>62</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, f. 2 : « ce village ne doit pas être bien considérable puisqu'on ne le trouve pas mentionné dans le dictionnaire géographique de Mac Carthy. »

<sup>63</sup> Feuillet sera abrégé f. et feuillets fs.

obligé de faire enfermer »<sup>64</sup>, quoiqu'elle s'étende sur plus de trois feuillets, porte moins sur l'intéressé que sur les réactions de son entourage. Jean-Georges reproduit notamment, à cette occasion, un courrier de son père à cet oncle que la famille avait écarté.

Hormis de très rares détails factuels, comme quelques péripéties de l'oncle qui vient d'être mentionné, la lecture confirme l'avertissement de l'auteur, précisant que le livret contient surtout des dates et des noms et « très peu de faits ». Ce qui confère à ceux qui sont mentionnés une importance particulière. La lecture peut être par moments lassante ou frustrante. En même temps, la minutie avec laquelle l'auteur mentionne les dates et les déplacements qu'il a effectués sont utiles pour mieux cerner son profil, ses occupations, ses relations et pour essayer de déterminer quels furent ses liens avec les arabisants parisiens, dont Mahdi considérait qu'il faisait partie.

Il faut enfin signaler que le document apporte, par des biais détournés, voire fortuits, quelques informations sur l'histoire sociale, l'organisation familiale, la santé et les épidémies ou sur certaines données légales. On y voit, par exemple, l'importance de la mortalité infantile et les ravages de la peste ; on y décèle le tournant entre le temps où on privilégiait le placement des enfants en nourrice et celui où l'allaitement maternel devient l'usage ; on y mesure l'importance des pensionnats dans l'éducation des enfants ; on a aussi quelques exemples de l'impact du code napoléonien sur le statut des femmes mariées ; enfin, la précision de l'auteur quant aux dates, permet de voir le lien entre la durée des trajets qu'il effectue régulièrement, particulièrement l'aller-retour Marseille-Aurillac, et l'évolution des techniques ou des conditions de sécurité et de guerre, etc.

### 3. Bribes d'une saga familiale

L'une des difficultés que pose le travail sur Varsy tient aux incertitudes sur son prénom. Un point s'impose. Comme déjà indiqué, Varsy se présente dans son auto-biographie comme Jean-Georges et il signe le colophon d'Ali Baba du nom de Yūḥannā Ibn Yūsuf Wārisī, se situant ainsi expressément comme : Jean (Yūḥannā) fils de (Ibn) Joseph (Yūsuf). De manière attendue, certaines sources le nomment Jean, plus rarement Georges<sup>65</sup>. Il est aussi souvent désigné seulement par « monsieur

---

<sup>64</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, fs. 18-21.

<sup>65</sup> Par exemple dans : Joseph Garcin de Tassy, « Georges Varsy, orientaliste français, notice nécrologique », *Revue Orientale et Américaine*, volume 3, 1860, p. 428-429.

Varsy » (dans la *Chrestomathie* par exemple). Certains, notamment Mahdi, le désignent par Jean Joseph. Chez Mahdi, on peut raisonnablement penser qu'il s'agit de la formulation moyen-orientale qui insère le prénom du père entre le prénom du fils et le patronyme, en omettant « fils de/Ibn »<sup>66</sup>. Mais, si on ne connaît pas ou néglige cet usage, Jean [fils de] Joseph peut être pris pour Jean-Joseph, prénom composé qui lui est donné parfois<sup>67</sup>. Plus intrigantes sont les quelques sources qui appellent l'orientaliste Joseph, surtout quand leurs auteurs ont été en relation directe avec lui. C'est le cas de l'Abbé Bergès qui, par deux fois, le prénomme ainsi : quand il lui dédie ses *Inscriptions arabes*<sup>68</sup> et quand il se réfère à lui dans un courrier au *Journal asiatique*<sup>69</sup>. L'ensemble des données rassemblées permettent d'affirmer désormais qu'il s'agit, quel qu'en soit le motif, d'une erreur de l'abbé qui en induira d'autres. Signalons enfin que Jean-Georges signe deux fois 'Abd Allāh (son étude sur le *Qāmūs* et un manuscrit recopié). À la différence de Yūḥannā, un prénom donné seulement par les arabo-chrétiens, 'Abd Allāh est utilisé dans les différentes communautés moyen-orientales, car comme le dit l'adage « nous sommes tous 'Abd Allāh (*i. e.* serviteurs de Dieu) »<sup>70</sup>. Varsy paraît avoir pris à son compte l'adage pour en jouer comme de la citation de Ḥarīrī susmentionnée.

### 3.1. La cellule familiale de Jean-Georges Varsy

Jean-Georges est le troisième enfant de Joseph Varsy et d'Elisabeth Dormer. Joseph Varsy, avait rencontré son épouse lors de son second séjour à Rosette où il avait des intérêts dans la maison Arnoux, Robert et Eyraud, successeurs de son grand-oncle Jacques, fondateur de l'établissement<sup>71</sup> :

Milord Wortley Montagu étant venu s'établir à Rosette pour y vivre à l'orientale et étudier la langue arabe, Joseph Varsy fut reçu chez lui et admis dans la société de ses dames et il finit par demander la main de sa belle-sœur Mlle Dormer, jeune et belle personne de 18 ans Elle lui fut accordée et le mariage fut célébré le 26 février 1772<sup>72</sup>.

Cette union, alors que la France est en guerre avec l'Angleterre, va aussitôt interférer dans la vie professionnelle de Joseph Varsy et perturber ses affaires. En effet :

---

<sup>66</sup> Voir : Mahdi, *The Thousand and One Nights...*, p. 72.

<sup>67</sup> Par exemple dans le catalogue de la BNF, reprenant Vajda, à propos d'une copie du manuscrit Ar 7106 (Ibn Mas'ūd, *Marāḥ al-arwāḥ*).

<sup>68</sup> Dédicace en page de garde de : Bargès, l'Abbé Jean-Joseph Léandre (1810-1896) *Inscriptions arabes qui se voyaient autrefois dans la ville de Marseille, nouvelle interprétation et commentaire*, Paris, Goupy et Jourdan, 1889.

<sup>69</sup> *Journal asiatique*, 3<sup>o</sup> série, tome XIII, 1842, p. 463.

<sup>70</sup> [http://www.e-corpus.org/fre/ref/102321/barges7-Z8\(10\)](http://www.e-corpus.org/fre/ref/102321/barges7-Z8(10)), f. 57.

<sup>71</sup> Voir 4.1.

<sup>72</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, f. 31.

Son mariage n'ayant pu être longtemps tenu secret, il reçut l'ordre du consul général de France en Égypte de retourner dans sa patrie conformément aux ordonnances du Roi qui défendaient aux Français qui avaient contracté des alliances dans le levant d'y séjourner après leur mariage. Cet ordre rigoureux dérangeait les projets de Joseph Varsy et apportait une grande perturbation dans ses affaires. Il n'en fut moins (*sic.*) contraint d'obéir<sup>73</sup>.

La situation professionnelle du père, troublée par cet événement et d'autres, puis sa mort prématurée, auront des incidences directes sur la vie de son fils auxquelles je reviendrai.

Les deux frères aînés de Jean-Georges, Joseph, né en 1773, et Édouard, né en 1774, moururent en novembre 1776, à quelques jours d'intervalle, de la petite vérole. Sa sœur, Marie-Thérèse, née en 1776, décéda un an plus tard. Son frère, Joseph-Simon, né en 1777, disparaîtra en 1799, en Égypte, dans des conditions abordées plus loin. De ses sœurs jumelles, Catherine Sophie et Marie Elisabeth, nées en 1779, seule la première atteignit l'âge adulte. La seconde mourut en 1781. Catherine Sophie épousera en Égypte le brigadier Georges Augustus Lenten. De cette union, décrite comme houleuse par Jean-Georges, naquit Cécile Virginie, la nièce dont il fera son héritière et qui épousa Dufossé en seconde noce. Deux autres sœurs de Jean-Georges épousèrent également des militaires. Marie-Adélaïde, née en 1780, épousa Alexis Bonnacarrère<sup>74</sup>. Quant à Julie, née en 1784, la sœur dont notre orientaliste fut le plus proche, elle épousa à Rosette Alexis Delzons, que Bonaparte nommera par la suite général de brigade. Contrairement aux deux unions précédentes, cette dernière est décrite par le narrateur comme une union heureuse à laquelle la mort précoce de l'époux mit un terme. Dernier frère de l'auteur, Honoré, né *ca.* 1785, mourut à Rosette en 1791 de la dysenterie. Enfin, la benjamine, Rose, née en 1789, mourut de la peste à Rosette en 1799.

### 3.2. La maison Varsy à Rosette

La campagne d'Égypte est à l'origine d'une part non négligeable des données évoquées plus bas. Toutefois, je rappelle qu'elle n'est pas ici un objet d'étude en tant que telle. Mais il se trouve qu'à propos de cette campagne, les sources donnent sporadiquement quelques indications au sujet de la maison Varsy de Rosette, de son rôle, de sa fonction sociale et des principaux traits caractérisant ses différents membres, notamment Jean-Georges. Ce sont ces informations sur lesquelles je me focaliserai, sans méconnaître pour autant que le rôle social et culturel de la maison Varsy, tel qu'il

---

<sup>73</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, f. 31.

<sup>74</sup> Surnommé « capitaine Tempête » ; aide de camp du général Menou, un ami de son frère aîné, Guillaume, diplomate.

sera mis en lumière, n'est ni unique ni exceptionnel. De nombreuses familles marchandes en Égypte, européennes ou arabo-chrétiennes, ont eu des échanges étroits avec l'armée française<sup>75</sup>. D'autre part, de nombreux occidentaux se sont imprégnés de la vie égyptienne, à commencer par Edward Montagu, oncle par alliance de Jean-Georges.

### 3.2.1. Les Varsy, négociants à Rosette

La maison Varsy à Rosette a été fondée par Jacques Varsy, grand-oncle de Jean-Georges. Pour échapper à la condition de sa famille qui, depuis des générations, peignait et vendait le chanvre, il entreprit plusieurs aventures commerciales, notamment en Sicile et en Égypte. L'échec d'une expédition à Messine, en raison de la peste, le porta à abandonner le commerce. Il confia son établissement de Rosette à la maison Arnoux, Robert et Eyraud<sup>76</sup> et accepta la fonction de secrétaire du chirurgien Jacques Daran<sup>77</sup>. À la mort de Jacques Varsy, on découvrit qu'il était ruiné : il avait perdu une partie « de ses fonds dans une tontine et [...] le restant avait été frauduleusement soustrait »<sup>78</sup>.

Deux documents officiels attestent des passages de Jacques Varsy en Égypte : l'autorisation du 23 septembre 1717, lui permettant de « continuer » sa résidence à Alexandrie chez Borely et Borne (ACCM, B 7, f<sup>o</sup>329 v<sup>o</sup>) et celle du 17 mars 1729, l'autorisant cette fois à résider à Alexandrie comme « négociant » (ACCM, B 9, f<sup>o</sup>183 v<sup>o</sup>)<sup>79</sup>. Dans la notice qu'il lui consacre<sup>80</sup>, son petit-neveu précise :

Il avait plus d'esprit et de moyens que ses frères causes qui ont eu pour résultat de le faire arriver à une position sociale supérieure à la leur. L'établissement qu'il avait fondé à Rosette en Égypte a continué à être régi par des individus de sa famille et autres par son neveu (*sic.*) Joseph Varsy père de l'auteur de cette notice qui lui-même le dirigea de 1790 à 1801 époque à laquelle les circonstances de la guerre l'ont obligé à l'abandonner et à revenir en France<sup>81</sup>.

---

<sup>75</sup> On pensera par exemple à la famille Fakhr à Damiette. Elle fournit deux interprètes au général Menou, qui à Rosette devait s'installer chez les Varsy (voir *infra*, p. \*\*\* ) et elle eut une énergique activité de mécénat culturel soutenant une véritable politique de traduction. Voir à ce sujet Peter Hill, « The first Arabic translations of Enlightenment literature: The Damietta circle of the 1800s and 1810s », *Intellectual History Review*, vol. 25, fasc. 2, p. 209-233, 2015, p. 211.

<sup>76</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, f. 30.

<sup>77</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, fs. 11-12. Sur Daran, voir *Biographie universelle, ancienne et moderne*, tome X, Thoissnier, Desplaces, Michaud, 1852, p. 128-129.

<sup>78</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, fs. 12-13.

<sup>79</sup> Références transmises par monsieur Boulanger (voir note 7).

<sup>80</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, fs. 10-13.

<sup>81</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, f. 13.

Joseph Varsy, père de Jean-Georges, reprit le commerce abandonné par Jacques à Rosette. Après avoir fait à Marseille son apprentissage dans le commerce, se rendit une première fois en Égypte en 1751, à l'âge de 20 ans, et fut engagé comme commis par les successeurs de son oncle Jacques<sup>82</sup>, puis :

Après dix ans de travail dans cette maison M<sup>o</sup> Arnoux qui en était le majeur à Marseille s'étant refusé à lui donner un intérêt dans les affaires sa mère lui enjoignit de retourner en France. Par déférence pour elle il partit d'Alexandrie le 5 novembre 1761 sur le bâtiment du capitaine Voullaire quoi qu'on fut en guerre avec l'Angleterre et il arriva à Marseille le 4 décembre suivant.

Il repartit pour Rosette moins d'un an plus tard, avec une meilleure situation. En effet :

M<sup>o</sup> Arnoux pressé par les sollicitations de ses régisseurs qui aimaient beaucoup leur collaborateur Varsy et qui le redemandaient à grands cris, ayant enfin consenti à lui donner un intérêt dans sa maison de commerce de Rosette il s'embarqua le 5 avril 1762 sur la Polaire la trinité capitaine Sauveur Gabriel Frandon, il arriva à Alexandrie le 28 du même mois et à Rosette le 7 mai suivant<sup>83</sup>.

On l'a vu, c'est au cours de ce second séjour qu'il se maria. Le mariage qui l'avait obligé, une première fois, à quitter Rosette, devait l'y contraindre indirectement à plusieurs autres reprises. En effet, entre 1774 et 1778, Joseph Varsy dû accompagner sa belle-sœur, Lady Montagu, dans divers voyages liés à la succession de son époux, laissant ses affaires à un régisseur dont il était pourtant peu satisfait<sup>84</sup>. Ses absences, autant que son caractère, conduisirent à une dégradation de ses affaires, ce qui sera déterminera l'avenir de son fils :

Les différentes absences nuisirent beaucoup à ses intérêts commerciaux en ce qu'elles lui firent négliger ses affaires et elles furent une des causes des malheurs qu'il éprouva plus tard. [...] Joseph Varsy est mort à Rosette le 16 mars 1790 regretté de son épouse de ses enfants et de ses connaissances. Il fut bon fils, bon époux, bon père, bon ami et meilleur des hommes. Il n'avait qu'un défaut celui d'être trop bon et cette bonté dégénérait souvent en faiblesse. [...] Il est mort sans fortune ne laissant à sa veuve et à ses enfants que deux maisons qui heureusement pour eux étaient en France et hors de sa disposition et des dettes assez considérables à payer<sup>85</sup>.

Les propos de Jean-Georges Varsy sur son père sont confirmés par d'autres sources. Voici comment il est décrit dans une biographie de son gendre posthume, Alexis Delzons, qui prit soin de se renseigner sur la famille avant d'être présenté à sa future belle-mère :

Avant que son fils [Jean-Georges] ne lui présente Alexis, ce dernier avait rapidement appris l'histoire récente de la famille : le père, Joseph Varsy, cadet marseillais d'une bonne famille de négociants et d'armateurs, était venu courir fortune en Égypte. Il avait malheureusement quitté ce monde près de dix ans auparavant en laissant sa femme, Elisabeth, et ses sept enfants dans une situation financière difficile.

---

<sup>82</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, fs. 29-30.

<sup>83</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, fs. 30-31.

<sup>84</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, fs. 31-33.

<sup>85</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, fs. 33-34.

Joseph «était trop bon», ou, en tous cas, accordait trop facilement sa confiance<sup>86</sup>.

Jean-Georges, quant à lui, fit son premier séjour en Égypte dans la petite enfance : il y arriva à l'âge de quatre ans et y demeura de 1779 à 1783, date à laquelle sa mère résolut de le renvoyer en France, avec son frère Joseph-Simon, pour qu'ils y reçoivent leur éducation<sup>87</sup>. À quinze ans, il dut toutefois interrompre ses études et repartir pour l'Égypte pour un séjour qu'il résume ainsi :

Le 16 juillet 1790 il partit pour l'Égypte, avant d'avoir entièrement achevé ses études ; mais appelé par son père qui avait besoin absolument d'un commis [...].

Il ne jouit pas longtemps de la société et des leçons de son père ; car il le perdit le 16 novembre 1790 et il resta seul à l'âge de 15 ans chargé de faire aller le commerce qu'il n'entendait guère et de réparer le désordre qui s'était introduit dans la maison pendant les dernières années de la gestion de son père. Il fut heureusement guidé et conseillé par sa mère qui était une femme d'ordre et de tête. Les dettes furent payées et les choses furent mieux qu'on ne pouvait l'espérer dans les circonstances critiques et difficiles où on se trouvait

L'arrivée de l'armée française en Égypte en juin 1798 vint arrêter cette prospérité naissante et porter le trouble et le désordre dans la famille de J<sup>n</sup> G<sup>e</sup> Varsy. Les trois sœurs épousèrent trois militaires et ne furent pas toutes heureuses et il resta seul dans la maison paternelle avec sa mère.

Après 11 ans de séjour en Égypte pendant lesquels il éprouva bien des contrariétés et de chagrins et fut témoin de grands événements qui pour lui se terminèrent par le pillage de sa maison et la perte de son commerce, il dut retourner en France par suite de l'évacuation de ce pays par l'armée française. Il partit donc de Rosette avec sa mère et ses sœurs Sophie et Julie épouses Lanten et Delzons et leurs deux jeunes enfants Virginie<sup>88</sup> et Alexandre à peine nés et qu'elles nourrissaient pour se rendre à bord du Zéphir bâtiment parlementaire anglais mouillé dans la rade d'Aboukir le 1<sup>o</sup> août 1801 ayant de là fait voile pour la France, il arriva à l'île de Pomègues le 18 septembre de la même année et il eut son entrée à Marseille le 18 octobre suivant<sup>89</sup>.

Les éléments qui viennent d'être présentés impliquent que les mentions d'un commerçant dénommé Varsy et vivant à Rosette après 1790, concernent notre orientaliste ou son frère Joseph-Simon, mais en aucun cas son père, comme on le suppose parfois.

Comme on va le voir, durant la campagne d'Égypte, la maison Varsy à Rosette fut non seulement un havre chaleureux dans lequel on trouvait un accueil hospitalier et plaisant, mais aussi un lieu d'échanges culturels avec une importante bibliothèque. Cette représentation est indissociable du rôle joué par Jean-Georges. Voici par exemple ce qu'écrit Auriant, à propos de la rencontre de Vivant Denon et du général Menou<sup>90</sup> :

---

<sup>86</sup> Jean Garrigoux, Bernard Chevalier, *Delzons, Destaing, un clan sous la Révolution et l'Empire*, Aurillac, Gerbert, 2007, p. 105-106.

<sup>87</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, fs. 41-42.

<sup>88</sup> Il s'agit de Virginie-Cécile, le plus souvent appelée Cécile dans le livret, déjà mentionnée à plusieurs reprises.

<sup>89</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, fs. 43-44

<sup>90</sup> Auriant [pseudonyme d'Alexandre Hadjivassiliou], « Lettres inédites de Vivant Denon au général Menou (1798-1799) », *La Pensée française*, 21 Septembre 1925, p. 12-14.

L'expédition d'Égypte les rapprochant, ils devinrent amis. Ils avaient déjà en commun bien des souvenirs, le séjour qu'ils firent ensemble à Rosette devait leur en procurer d'un tout autre genre. Le citoyen Denon, sur la prière du général, l'avait accompagné en cette ville. Il y fut avec Dolomieu, Nectoux et Villoteau, son hôte à la maison Varsy. Par toutes sortes de soins et de prévenances, la bonne Mme Varsy s'ingéniait à adoucir leur héroïque exil. Ils avaient trouvé chez elle presque les commodités de la métropole, un intérieur bien tenu, des lits propres avec des moustiquaires, une table sur laquelle des mets et des vins de France étaient servis. À l'heure de la visite et du couvre-feu, l'état-major de la place et les membres de la Commission des Arts se retrouvaient avec plaisir à la maison Varsy. On était là entre honnêtes gens.

C'est un discours sensiblement identique que tient un officier britannique dans une citation qui mérite d'être reproduite en entier et dans le texte, malgré sa longueur, car elle apporte à son tour un éclairage sur l'originalité de cette maison qui, du fait, d'une part, de la double nationalité de ses habitants et, d'autre part, de leur solide connaissance des mœurs égyptiennes, occupait une position tout à fait particulière tant pour les Français que pour les Britanniques<sup>91</sup> :

The principal house is that of a Monsieur Varsy, fils; his mother is sister-in-law to the celebrated Wortley Montague ; she is Irish, and a most excellent creature; her name was Dormer, her father a merchant at Leghorn: though she has been 22 years in this country, this good lady still retains much of her English; her daughters are married to the French generals Bona, Carera<sup>92</sup>, and Delzon, and the chef-de-brigade Lentin, the two latter in this country and at Cairo.

From the son, an excellent young man, I learnt a vast deal of the manners, &c. &c. &c. of this country ; and, as well as finding infinite satisfaction and pleasure in the society of both mother and son, at whose house I lived, I really profited very much by their information, and, during a very alarming and tedious illness, found that their kindness and attention made the difference literally of life or death to me. I happened to have it in my power to be civil to them while the army was here ; they repaid me doubly when I returned an invalid. So much for my host and hostess, of whom I cannot help saying what I *feel*<sup>93</sup>. The house, with one or two others, carried on all the business for both French and English merchants, or rather French ones ; for since the plunder of the caravan from Suez to Cairo, in 1799, the property of English merchants, not one remained in this country, or even any Englishmen, except Mr. Baldwin, our consul, and he left it a short time previous to the arrival of the French army.

De longues années durant, il semble que ces bonnes relations s'étendaient également à la population égyptienne : les Varsy paraissent avoir joué à plusieurs reprises le rôle d'intermédiaires entre elle et l'armée française. Ainsi, un officier anonyme note dans ses mémoires<sup>94</sup> :

Il existait depuis environ quarante ans dans Rosette une maison de commerce dirigée par le sieur Varsy, négociant de Marseille. Le père, mort depuis quelques années, avait laissé cet établissement entre les mains de sa femme et de son fils aîné ; un second fils et quatre jeunes demoiselles composaient le reste de cette famille, intéressante et recommandable par sa probité ses mœurs et toutes les qualités sociales qui lui

---

<sup>91</sup> R. P. Forster, *A Collection of the most celebrated voyages & travels, from the discovery of America to the present time : arranged in systematic order, geographical and chronological, the whole exhibiting a faithful and lively delineation of the world*, St Nicholas Church Yard, MacKenzie et Dent, 1818, vol. II, p. 239-240. La citation figure dans le chapitre intitulé « Observations made in Egypt by a British Officer », dont il est précisé qu'il s'agit d'un « non military journal ».

<sup>92</sup> Bona et Carera : Il s'agit en réalité d'une seule et même personne, Bonnacarrère (voir note 72).

<sup>93</sup> Les italiques sont dans l'original.

<sup>94</sup> Antoine-Claire Thibaudeau, *Histoire de la campagne d'Égypte sous le règne de Napoléon le grand*, Paris, Imprimerie de Mme Huzard, 1839.178.

avaient acquis l'estime et l'amitié des habitants de Rosette. Les Candiotes dont il a été parlé plus haut, profitant des dispositions dans lesquelles la frayeur avait mis le peuple, l'excitèrent à incendier la maison Varsy ; cette idée fut repoussée avec horreur par les généreux habitants.

Il poursuit :

Cependant le général Dugna avançait sur Rosette à la tête de sa division, ainsi que je l'ai dit plus haut. Dès qu'on eut connaissance de sa marche, M. Varsy aîné, à la tête d'une nombreuse population, alla au-devant de lui et lui remit les clefs de la ville. Il se porta pour otage, ainsi que le muphti, le serdar-aga et le chaouich, tous officiers civils et religieux : les Français entrèrent dans la ville, et s'en rendirent maîtres sans coup férir<sup>95</sup>.

En prenant ce parti, Jean-Georges se positionne comme un Égyptien, ou en tous cas comme quelqu'un qui se sent proche des Égyptiens au point qu'il se porte pour otage afin de les protéger. Quand bien même il aurait eu quelques intérêts plus mercantiles à faire cela, sa démarche n'en consistait pas moins à éviter à la population locale de souffrir de la situation militaire, au lieu de se contenter de demander la protection de ses biens par l'armée française. Il sera ensuite désigné comme membre d'une commission devant veiller à l'ordre dans Rosette. Son frère cadet, Joseph-Simon, participa pour sa part à quelques expéditions :

Les généraux et les membres de la commission des arts précédaient à cheval une escorte de deux-cents hommes d'infanterie, de laquelle se trouvant bientôt séparés d'environ une lieue, ils arrivèrent au village de Chabbas-Emmer. Un premier groupe, en avant, composé d'un guide du pays, du sieur Montessuy aide de camp du général Marmont, du sieur Viloteau, du sieur Varsy jeune et du sieur Martin, arriva jusques aux portes de Chabbas-Emmer<sup>96</sup>.

La population les reçut fort mal et ils durent se retirer sous les coups de fusil qui firent un mort et des blessés. Cependant, ce n'est pas à cette occasion que Varsy jeune trouva la mort. Dans la notice qu'il lui consacre, Jean-Georges précise en effet :

Le 22 octobre 1799 étant allé à la chasse il n'a plus reparu chez lui et on pense avec raison qu'il a été assassiné par les arabes et comme cette notice a été écrite en 1843 et par conséquent 44 ans après l'événement et qu'on n'a pas eu depuis de ses nouvelles, cette présomption équivaut à une certitude<sup>97</sup>.

On ne trouve pas d'indication dans le livret quant au fait, mentionné dans des sources postérieures<sup>98</sup>, que Joseph Varsy, ou l'un de ses fils, aurait été vice-consul de France. Les descendants de Julie Varsy

---

<sup>95</sup> Thibaudeau, *op. cit.*, p. 179.

<sup>96</sup> Thibaudeau, *op. cit.*, p. 239.

<sup>97</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, fs. 72-73. Il est à noter, sans faire de psychologisme sommaire, que Joseph-Simon Varsy est très peu présent dans l'autobiographie de son aîné, Jean-Georges, et que la notice qui lui est dédiée est brève par rapport à celle de certaines de ses sœurs. Les deux frères étaient pourtant partis ensemble d'Égypte pour étudier en France dans la même pension. Toutefois, à la différence de son aîné qui dut repartir précipitamment pour Rosette et travailler comme commis chez son père, Joseph-Simon semble avoir pu mener ses études à leur terme.

<sup>98</sup> C'est le cas, par exemple, dans la *Revue de l'histoire des colonies françaises* ; on peut lire, dans le volume 16, p. 148 (1828) que « l'agent consulaire de France, Joseph Varsy, se montra dévoué collaborateur de Manou ». Or, si l'on tient

Delzons n'en ont pas non plus connaissance. L'information est absente des documents antérieurs à 1821 que j'ai pu consulter<sup>99</sup>. Soit un Varsy, peut-être Jean-Georges lui-même, le fut très brièvement et sauf erreur, non répertoriée formellement ; soit la méprise provient d'une information erronée véhiculée à partir de 1821 par Garcin de Tassy, la source imprimée la plus ancienne à en faire état<sup>100</sup>.

#### 4. La bibliothèque Varsy

Quelques données disponibles au sujet de la bibliothèque de Jean-Georges permettront de faire le lien entre ses fonctions de négociant hospitalier féru de culture et ses centres d'intérêt et préoccupations intellectuelles plus spécialisées. Plusieurs informations permettent d'affirmer que l'orientaliste était un bibliophile qui disposait d'une belle bibliothèque.

Le témoignage le plus ancien concerne la période égyptienne de Varsy et figure dans la correspondance entre les deux orientalistes Von Hammer et Trébutien. La nièce et héritière du second a légué les lettres qu'il a reçues du premier à la Société des Antiquaires de Normandie. Dans un rapport annuel, le secrétaire de ladite Société présente ce legs. Souhaitant mettre en évidence l'intérêt que Von Hammer, alors traducteur en Égypte de l'amiral britannique William Sidney Smith, portait aux livres, il rapporte ce qui suit :

Au moment de la prise de Rosette, ce caractère de M. de Hammer ne se dément pas, et s'il se décide à intervenir de sa personne pour protéger l'hôtel d'un riche résidant français, M. de Varsy<sup>101</sup>, nous devons très-humblement confesser que ce fut moins par intérêt pour le propriétaire que par amour pour sa bibliothèque. L'explication de cette démarche bienveillante, qui eût pu avoir un mobile plus généreux, nous est donnée par M. de Hammer lui-même, avec une franchise qui n'a pas besoin d'être soulignée. « L'envoyé exposait, nous dit-il, qu'il venait au nom de M. et de Mme de Varsy, dont les filles avaient été mariées à des officiers français et dont la maison devait infailliblement être pillée par les Turcs, si sir Sydney ne leur donnait pas une sauvegarde anglaise. Sir Sydney répliqua, par ma bouche, que c'était impossible, qu'il n'était pas le commandant des troupes et qu'il n'avait à sa disposition que ses dragons. *L'homme continua à se lamenter, disant, entre autres choses, que M. de Varsy serait surtout au désespoir du danger que courait sa bibliothèque*<sup>102</sup>. Lorsque j'entendis ce propos, je dis à sir Sydney, "donnez-moi des dragons et je vais m'y amuser cette nuit." » C'est ainsi que, grâce à ce goût de M. de Hammer pour les livres, la maison de M. Varsy fut sauvée<sup>103</sup>.

---

compte du fait que le débarquement en Égypte eut lieu en 1798 et que Joseph Varsy père mourut en 1790, il ne peut s'agir de lui. Il pourrait éventuellement s'agir de Jean-Georges ou de son frère Joseph-Simon, alors âgé de 21 ans.

<sup>99</sup> Il convient de signaler que cette consultation n'a pas de caractère exhaustif.

<sup>100</sup> Garcin de Tassy évoque « M. Varsy, de Marseille, négociant, ancien vice-consul à Rosette » dans l'introduction de son édition de l'ouvrage de Muqaddasi, *Les oiseaux et les fleurs, allégories morales*, Paris, Imprimerie Royale, 1821, p. xxi.

<sup>101</sup> L'emploi de la particule est sporadique dans les sources et ne correspond pas à un quelconque titre attesté.

<sup>102</sup> Mes italiques.

<sup>103</sup> *Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie*, Tome XIII, années 1883, 1884 et 1885, Caen, Le Blanc-Hardel, 1885, Rapport [annuel] de M. Eugène de Robillard de Beurepaire, secrétaire, p. 389-390.

L'importance de la bibliothèque et l'intérêt de Varsy pour les manuscrits sont aussi soulignés par Silvestre de Sacy : il signale à plusieurs reprises dans la *Chrestomathie*<sup>104</sup> des manuscrits appartenant à l'orientaliste. Il en a d'ailleurs fait recopier au moins un, celui de la *Ḥamāsa*, comme on peut le lire dans le catalogue de sa bibliothèque<sup>105</sup>.

L'Abbé Bargès dans une lettre au rédacteur du *Journal asiatique* se réfère au *Kitāb al-Muḥāḍara* de Suyūṭī, un « manuscrit de M. Varsy »<sup>106</sup> qu'il a pu consulter. Sapy, biographe de l'abbé, va plus loin :

Nous croyons que M. Varsy lui [Bargès] fut sous ce rapport d'une sérieuse utilité. L'éminent patricien, à force de travail, de patience, et grâce à de nombreuses largesses, était parvenu à acquérir sur la musique arabe des notions très précises; un certain usage l'avait même rendu relativement expert<sup>107</sup>.

Il n'avait pas l'égoïsme du talent qui moisit en terre, son bonheur était de communiquer sa science. L'abbé fut donc à bonne école. Il y avait dans la bibliothèque de M. Varsy deux ou trois manuscrits qui traitaient spécialement de cet art; il se plaisait à les montrer à ses visiteurs ; nul doute que l'hôte nouveau de Saint-Nicolas n'ait eu ces ouvrages entre les mains et ne les ait consultés.<sup>108</sup>

La richesse de la collection de manuscrits est également soulignée par Garcin de Tassy. Dans l'introduction de son édition de l'ouvrage de Muqaddasī, *Les oiseaux et les fleurs*, il indique que Varsy lui a remis deux manuscrits du recueil<sup>109</sup>. Dans la nécrologie qu'il lui consacre, il mentionne « sa précieuse collection de manuscrits »<sup>110</sup>. Enfin, il confirme le goût de Varsy pour les manuscrits dans une lettre adressée le 28 mai 1843 à Eusèbe de Salles :

J'ignore si vous avez reçu le catalogue des livres de M. de Sacy que je vous ai fait envoyer. J'en ai fait adresser un aussi à M. Varsy et il n'a fait, contre mon attente, aucune commande. Il avait cependant le projet non seulement d'acheter des mss à cette vente, mais même de venir à Paris en personne pour y assister<sup>111</sup>.

Peut-on expliquer l'absence de Varsy à cette dernière vente ? C'est en 1843 que Jean-Georges a commencé à écrire l'histoire de sa famille<sup>112</sup>. Mais l'année 1843 doit plutôt être associée à la disparition de « son neveu Benjamin Vigier [premier époux de Cécile Lenten] qui est mort

---

<sup>104</sup> Voir note 12.

<sup>105</sup> *Bibliothèque de M. le Baron Silvestre de Sacy*, Paris, Imprimerie Royale et Duprat, 1842, Volume 1, p. 27.

<sup>106</sup> Abbé Bargès, « Lettre à M. le rédacteur du *Journal asiatique* », *Journal asiatique*, 3<sup>e</sup> série, tome XIII, 1842, p. 462. Il proposera ensuite un article sur ce manuscrit dans le *JA* 1843, 4<sup>e</sup> série, tome II, rappelant p. 73 qu'il appartenait à Varsy.

<sup>107</sup> Sur Varsy et la musique voir \*\*\*

<sup>108</sup> Sapy, *Une illustration provençale...*, p. 50.

<sup>109</sup> Tassy, , *Les oiseaux et les fleurs...*, p. xxi.

<sup>110</sup> *Revue Orientale et Américaine*, volume 3, 1860, p. 428-429.

<sup>111</sup> *Revue africaine publiée par la Société Historique Algérienne*, 66<sup>e</sup> année, volume 66, N<sup>o</sup> 322, 1925, p. 254.

<sup>112</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, fs. 1, 50, 57. L'auteur a sans doute remis à jour son livret au moins à deux reprises puisqu'à propos de sa fidèle domestique Marguerite Bonnet, entrée à son service en 1829, il précise, f. 56, qu'elle était toujours chez lui en 1843, puis actualise la date en précisant qu'elle l'était toujours en 1850 puis en 1853.

malheureusement le 25 avril 1843 »<sup>113</sup>, puis à la disparition au mois d'août de la même année d'une des deux filles de la récente veuve. La date du premier décès pourrait expliquer que Varsy ne se soit pas rendu à Paris et la proximité des deux disparitions qu'il n'ait pas davantage fait d'offres d'achat. Les informations sur le goût de Varsy pour les manuscrits ne sont pas seulement indirectes. Il en parle lui-même. Ainsi, il introduit sa contribution de 1850 au *Journal asiatique* en indiquant : « Voici le texte et la traduction d'une petite histoire que j'ai dans un recueil spécial et qui se trouve aussi dans des exemplaires des *Mille et une nuits* »<sup>114</sup>. Cette remarque porte à penser qu'il ne se contentait pas de collectionner ou de prêter des manuscrits mais qu'il les lisait. Surtout, elle établit également qu'il avait connaissance de différentes versions des *Nuits*, quoiqu'on ignore lesquelles sauf pour une : le manuscrit dit « de Caussin de Perceval », conservé à la Bibliothèque Nationale (BN 3602-3605 puis BNF Ar. 3602-3605) a d'abord appartenu à Varsy<sup>115</sup>.

Ces données permettent d'affirmer désormais que Varsy disposait, à Rosette et après son retour à Marseille, d'une importante bibliothèque, qu'il continuait à enrichir, que cette bibliothèque fut, tout ou partie, la même que celle sauvée par Hammer. On sait aussi, par son testament olographe, que Varsy a légué sa bibliothèque à sa nièce Cécile<sup>116</sup>. Cette dernière a donc dû en disposer en 1859, à la mort de son oncle. Cependant, elle n'en fait pas mention dans son propre testament, rédigé en 1862<sup>117</sup>, et on n'en trouve pas davantage trace dans l'inventaire établi de ses biens, à sa mort en 1864<sup>118</sup>. Cela autorise à penser que la bibliothèque n'était plus en sa possession à compter de 1862. La présence à la Bodléienne du fameux manuscrit arabe du conte d'Ali Baba porte à se demander si les ouvrages et manuscrits de Varsy n'ont pas été offerts ou vendus à la fameuse bibliothèque d'Oxford. Dans les limites de ce travail, je n'ai pas exploré davantage cette piste, ni suivi la destinée de ce legs.

## 5. Varsy arabisant

L'importance désormais établie de la bibliothèque arabe de Jean-Georges Varsy porte déjà à considérer qu'il était un arabisant curieux. Mais peut-on déterminer avec certitude, au-delà de sa

---

<sup>113</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, f. 64.

<sup>114</sup> *JA*, 1850, p. 75.

<sup>115</sup> Nikita Elisséeff, *Thèmes et motifs des Mille et une nuits, essai de classification*, Damas, Institut Français de Damas, 1949, p. 61.

<sup>116</sup> *Sheffield Archives*, WhM465, liasse de 3 feuilles marquée n°1 à la main par Defossé.

<sup>117</sup> *Sheffield Archives*, WhM465, liasse de 8 feuilles dont la première est marquée n°8 à la main par Dufossé.

<sup>118</sup> *Sheffield Archives*, WhM465, liasse de 7 feuilles marquée n°6 à la main par Defossé

bibliophilie, quel arabisant il était ? L'estime dans laquelle le tenait Silvestre de Sacy<sup>119</sup> a été plus d'une fois mentionnée. De surcroît, voilà comment il est présenté dans la notice nécrologique que lui consacre Garcin de Tassy<sup>120</sup> :

[...] *Un arabisant très-distingué et très-estimable, mais peu connu dans le monde savant à cause de sa grande modestie. [...] M. Varsy passa dix-huit ans de sa vie en Égypte<sup>121</sup>, et pendant tout le temps de son séjour dans ce pays, il se livra avec tant de succès à l'étude de la langue arabe, qu'elle lui devint aussi familière que si elle avait été sa langue maternelle<sup>122</sup>. Il cultiva de plus sa littérature et il en lut les principales productions en prose et en vers, dont il colligea au fur et à mesure de l'occasion des manuscrits. [...] Il se retira plus tard dans sa ville natale, et il continua à s'y occuper de la langue et de la littérature arabes. [...] Il est étonnant qu'avec sa profonde connaissance de la langue arabe et sa précieuse collection de manuscrits, il ne se soit pas occupé d'un travail particulier pendant sa longue carrière ; mais c'est que cet homme excellent, aussi recommandable par ses qualités privées que par son savoir, n'étudiait que pour son agrément personnel et avait une répugnance invincible à mettre le public dans la confiance du résultat de ses recherches. Au surplus M. Varsy n'était pas seulement arabisant, il possédait des connaissances variées ; il s'était entre autres beaucoup occupé de botanique [...].*

La notice est instructive, d'autant qu'elle est corroborée par d'autres sources. Ainsi, le nom de Varsy sert de caution quand il s'agit de désigner l'Abbé Bargès comme suppléant d'Eusèbe de Salles à la chaire d'arabe de Marseille<sup>123</sup>. Sapy va jusqu'à indiquer que « les négociants levantins, établis à Marseille, le considéraient comme un oracle et venaient souvent le consulter »<sup>124</sup> notamment pour solliciter son aide dans leur correspondance. Cela confirme d'une part, qu'il était en contact avec le microcosme marseillais concerné par l'enseignement de l'arabe ou le commerce avec le Levant et, d'autre part, qu'il y était reconnu comme un arabisant de référence. D'ailleurs, Varsy est qualifié par l'Abbé Bargès de « fort grande autorité »<sup>125</sup> et « très docte arabisant »<sup>126</sup>.

L'avis de décès paru dans le *Journal des débats politiques et littéraires* du 27 juillet 1859 indique :

---

<sup>119</sup> Voir notamment les détails note 12.

<sup>120</sup> Tassy, « Georges Varsy... ».

<sup>121</sup> Plus probablement quinze années, en deux séjours.

<sup>122</sup> Mes italiques.

<sup>123</sup> Il s'agit du texte d'une contre-pétition datée du 28 septembre 1838, adressée à la Chambre de Commerce de Marseille et répondant à une pétition émise en faveur de la désignation de Joseph Sakakini. On y lit : « D'autre part, [...] M. l'Abbé Bargès [...] est connu comme praticien d'Arabe Vulgaire par M. Varsy » dans : Marie-Hélène Clavères, « L'enseignement de l'arabe au lycée de Marseille au XIXe siècle », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* [En ligne], 28 | 2002, mis en ligne le 13 janvier 2013 [consulté le 17 décembre 2014]. URL : <http://dhfiles.revues.org/2691>. La lecture de cet article, riche d'enseignements, souligne dramatiquement la pérennité de l'ensemble des questions et problèmes liés à l'enseignement de l'arabe en tant que langue vivante étrangère.

<sup>124</sup> Sapy, *Une illustration provençale...*, p. 102.

<sup>125</sup> Bargès, « Lettre à M. le rédacteur... », p. 463.

<sup>126</sup> Bargès, *Inscriptions arabes ...*, dédicace sur la page de garde.

M. Varsy, *arabisant très distingué* [...] est mort à Marseille, sa ville natale, le 15 juillet dernier, à l'âge de 87 ans. *Il laisse une collection précieuse de manuscrits arabes qu'il avait réunis pendant sa longue carrière*<sup>127</sup>.

Ces informations recourent celles que Varsy lui-même apporte dans son autobiographie :

Jean-Georges Varsy appelé par son père qui comme négociant français était établi à Rosette en Egypte est parti de Marseille à l'âge de 16 ans pour aller le rejoindre ; *là il a appris l'arabe et son âge encore peu avancé lui ont (sic) permis de faire dans la connaissance de cette langue quelques progrès*. Retourné à Marseille à l'âge de 26 ans avec les restes de l'armée française qui après avoir conquis l'Egypte avait été obligée de l'évacuer (*sic*) *il a continué de s'occuper de l'arabe* et l'académie de Marseille qui désirait avoir parmi eux un orientaliste parmi ses membres lui a fait proposer de l'admettre à ce titre dans son sein ; mais, son peu de courage sa méfiance de lui-même et la crainte de ne pouvoir remplir convenablement les obligations qui lui seraient imposées, lui ont fait refuser cet honneur. *Maintenant en 1856, parvenu insensiblement à l'âge de plus de 81 ans il continue à s'occuper de l'arabe* autant que l'affaiblissement de ses facultés physiques et morales peuvent encore le lui permettre<sup>128</sup>.

Un peu plus tôt dans le manuscrit, à propos de son activité durant l'année 1816, il indique :

C'est à peu près vers cette époque qu'il s'est donné à l'étude de la botanique et qu'il commença à former un herbier des plantes de Marseille. Cette étude ne l'empêcha pas de *continuer*<sup>129</sup> celle de la langue arabe dans la connaissance de laquelle il fit quelques progrès<sup>130</sup>.

On peut raisonnablement attribuer l'évocation répétée de « progrès » plutôt que de « maîtrise » à la modestie du personnage, rejoignant ici les clauses de langage exprimant une humilité de bon aloi, de mise dans les milieux savants. Pour autant, il ne manque pas, quand un sujet l'intéresse, comme la botanique, d'adresser ses remarques à la presse. *Le censeur* publie une note qui lui est attribuée :

J'ai trouvé, dit M. Varsy, qui a communiqué cette note, dans un manuscrit arabe de la bibliothèque de Marseille, un passage qui prouve qu'il faut aussi faire honneur aux Arabes de la première observation faite sur l'irritabilité des plantes<sup>131</sup>.

L'autobiographie ne porte aucune mention d'une ou de plusieurs rencontres avec Sacy, ni du fait que Varsy aurait suivi ses cours ou fait partie des « sylvains », comme on surnommait les étudiants du grand orientaliste. Si l'on présume qu'ils se seraient rencontrés à Paris, tout au plus peut-on, grâce à la précision que Varsy apporte dans la mention des dates qui jalonnent ses déplacements, indiquer les séjours qu'il a faits dans la capitale française : il y a passé près de six mois, du 27 août 1804 au 14 février 1805<sup>132</sup>, pour suivre les affaires liées au divorce de l'une de ses sœurs ; près de deux mois et

---

<sup>127</sup> Mes italiques.

<sup>128</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, fs. 69-70. Mes italiques.

<sup>129</sup> Mes italiques.

<sup>130</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, f. 52.

<sup>131</sup> *Le Censeur, Journal de Lyon, politique, industriel et littéraire*, 15 octobre 1836, n° 590, p. 3.

<sup>132</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, f. 47.

de mi entre le 12 octobre et les derniers jours de décembre 1810<sup>133</sup> pour les affaires de la maison dans laquelle il travaillait ; quelques jours du 6 au 9 juillet 1816, pour aller chercher sa nièce malade et la ramener à Marseille<sup>134</sup> ; dix jours en septembre 1834 qui « lui suffirent pour voir ce que la capitale renferme de plus curieux »<sup>135</sup>. Enfin, une ambiguïté dans le manuscrit au sujet d'une date, pourrait porter à penser qu'il y fit également un voyage en 1809. On peut supposer que ce fut à l'occasion de l'un ou de plusieurs de ces voyages qu'il rencontra le grand orientaliste, la rencontre n'ayant pu avoir lieu en Égypte, Sacy ne s'y étant jamais rendu<sup>136</sup>. Une rencontre en 1805 est la plus plausible au vu de cette note de Hartwig Derenbourg :

Déjà en novembre 1796, M. de Sacy commença la dictée d'une grammaire arabe, dictée qui fut achevée en août 1797. Un exemplaire de cette première rédaction est conservé à l'école des langues orientales, où il porte le n° 4406 des acquisitions. La copie des deux volumes dont il se compose a été terminée « les derniers jours de décembre de l'année 1807 » par Jean Varsy<sup>137</sup>.

Le fait que la copie du manuscrit soit confiée à Varsy indique la confiance qui était mise dans ses compétences et la présence dans le catalogue de la BNF d'un autre manuscrit qu'il a lui-même recopié<sup>138</sup> corrobore cela. En tous cas, si besoin était encore de l'établir, il apparaît clairement que la durée de ses séjours parisiens, même cumulée, ne lui aurait pas permis d'étudier l'arabe à Paris tout en vaquant aux autres occupations qui justifiaient sa présence dans la capitale, de sorte qu'on ne peut guère envisager que ce fut là, au contact de Sacy, qu'il l'apprit. Cela, comme l'importance de sa bibliothèque ou son commentaire du *Qāmūs* décrit plus bas, impose de reconsidérer l'ensemble des informations avancées par Mohsen Mahdi.

On peut en effet établir encore plus clairement les compétences d'arabisant de Varsy en adjoignant à l'ensemble de ces témoignages, ce qu'on pourrait se risquer à qualifier de « preuve matérielle », un manuscrit autographe d'une étude qu'il a rédigée en langue arabe sur le *Qāmūs* d'al-Firūzābādī. Dans sa notice nécrologique, Garcin de Tassy indiquait : « Il a laissé en manuscrit une *Grammaire arabe*

---

<sup>133</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, f. 49.

<sup>134</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, f. 51.

<sup>135</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, f. 60.

<sup>136</sup> « Adresse au nom de l'École nationale des langues orientales vivantes », dans : *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 82e année, n° 1, 1938, p. 91-95, p. 94 : « On lui [Silvestre de Sacy] a largement reproché de n'avoir jamais voyagé en pays de langue arabe. »

<sup>137</sup> Hartwig Derenbourg, *Silvestre de Sacy (1758-1838)*, Édition du centenaire de l'école, Paris, E. Leroux, 1895, p. 20.

<sup>138</sup> Voir *supra* note 65.

et un commentaire rédigé en arabe de la préface du *Camous*. »<sup>139</sup> Je n'ai pas trouvé jusqu'ici trace du premier document ; par contre, j'ai pu localiser et consulter le second<sup>140</sup>.

Sous le titre *Kitāb Tafriḡ al-nufūs fī šarḥ dībāḡat al-Qāmūs*, Varsy livre un fascicule de 68 feuillets composé dans une langue arabe littérale que nombre d'arabisants contemporains, toutes origines confondues, pourraient lui envier. Reprenant l'introduction de ce dictionnaire encyclopédique, il déploie pour la commenter séquence par séquence une maîtrise égale du lexique arabe, de sa contextualisation médiévale et de la syntaxe. Le texte imite avec talent la construction des commentaires anciens et il faut chercher à la loupe les défauts qui s'y trouvent. Dans les limites de cet article, déjà long, je me limiterai à ces rapides informations et reviendrai au manuscrit dans la partie suivante et à venir de mon travail.

Quoi qu'il en soit, et malgré ce talent désormais incontestable, l'arabisant Varsy est demeuré en marge des institutions orientalistes ou académiques. On l'a vu plus haut, il l'explique lui-même par « son peu de courage sa méfiance de lui-même et la crainte de ne pouvoir remplir convenablement les obligations qui lui seraient imposées » ; Garcin de Tassy souligne dans sa nécrologie qu'il était « peu connu dans le monde savant à cause de sa grande modestie ». De même, Sapy évoque l'opposition entre l'estime que suscitaient chez les autres son érudition et sa compagnie agréable et sa « discrétion », « modestie », « répugnance pour le bruit »<sup>141</sup>.

L'autobiographie de Varsy laisse l'impression d'une vocation contrariée, d'une vie qui se déroule en marge des désirs de celui qui la vit. Tel certains héros des *Mille et une nuits*, « il resta seul à l'âge de 15 ans chargé de faire aller le commerce qu'il n'entendait guère. »<sup>142</sup>. À leur différence toutefois, il ne dilapida pas une fortune héritée : il eut au contraire à « réparer le désordre qui s'était introduit dans la maison pendant les dernières années de la gestion de son père. Mais il fut heureusement guidé et conseillé par sa mère qui était une femme d'ordre et de tête »<sup>143</sup>. Le lecteur peut observer au fil des pages que ladite « femme d'ordre et de tête » orienta, plus d'une fois, la vie de son fils, dans le sens qu'elle entendait. Pour seconder son père puis lui succéder, Jean-Georges adolescent dût

---

<sup>139</sup> Tassy, « Georges Varsy... », p. 429.

<sup>140</sup> Voir *supra* note 9, 10.

<sup>141</sup> Sapy, *Une illustration provençale...*, p. 402.

<sup>142</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, f. 45.

<sup>143</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, f. 45.

interrompre ses études et abandonner le violon auquel il paraît avoir pourtant été attaché<sup>144</sup> (il portera par la suite son intérêt vers les manuscrits traitant de musique arabe). Il se lança dans l'étude de la botanique<sup>145</sup> mais finit par oublier jusqu'au nom des plantes de son herbier<sup>146</sup>. Il apprit l'arabe, très tôt, le parlant avec l'aisance d'un locuteur natif, et poursuivit son étude assidûment, sans jamais valoriser publiquement ce savoir<sup>147</sup>. Il voulut partir pour les Indes, mais en fut dissuadé par son beau-frère Delzons appelé à la rescousse par sa mère<sup>148</sup>. Il envisagea un retour en Égypte auquel il renonça quand on lui versa une pension en compensation de ses pertes, indiquant avec amertume : « Ce secours lui donnant les moyens de vivre avec moins de gêne et le renouvellement de la guerre ayant rendu les communications avec l'Égypte difficiles ou presque impossibles, il renonça au voyage qu'il se proposait de faire dans ce pays et *il se décida à continuer de végéter à Marseille* »<sup>149</sup>. Surtout, lorsqu'il perdit, à cinquante-six ans, l'emploi qu'il occupait depuis près de trente ans, et qui était semblable à tous ceux qu'il avait exercés, il indiqua avec une touchante simplicité :

Le 11 octobre 1830 à la suite d'une dispute qu'il eut avec M<sup>o</sup> Paul Aubran il dut quitter la maison dans laquelle il avait été employé 28 ans. En possession de sa liberté et maître de l'emploi de son temps, il se félicite tous les jours d'avoir rompu ses chaînes, et c'est seulement de cette époque qu'il a joui d'un peu de bonheur<sup>150</sup>.

Macdonald considérait Varsy comme un « pupil » de Sacy, mais n'en tirait pas de conclusions explicitement dépréciatives. Par contre, le verdict de Mahdi apparaît comme une dernière injustice que cet article a tenté de rectifier. Ce travail de réhabilitation sera poursuivi dans la seconde partie, dans laquelle je reviendrai sur le commentaire du *Qāmūs* et surtout sur le texte arabe du conte d'Ali Baba, ses liens avec la version de Galland, son influence sur les versions arabes ultérieures et l'évolution de celles-ci en rapport avec l'histoire culturelle du monde arabe contemporain.

À Lyon, le 3 juin 2015

---

<sup>144</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, fs. 44-45.

<sup>145</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, f. 52.

<sup>146</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, f. 70.

<sup>147</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, fs. 52, 69, 70.

<sup>148</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, fs. 46-47.

<sup>149</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, f. 46. Mes italiques.

<sup>150</sup> *Sheffield Archives*, WhM420, f. 58.